

SAVOIR MÉDICAL GREC ET STOÏCISME ROMAIN : LE CAS DE L'ŒUVRE DE SÉNÈQUE

Jean-Christophe COURTIL

Maître de conférences en Langue et littérature latines
Université Toulouse - Jean Jaurès
EA 4601 PLH-CRATA

courtil.jean-christophe@orange.fr

RÉSUMÉ

La présence du savoir médical grec dans l'œuvre philosophique de Sénèque est étonnante dans la mesure où le stoïcisme préconise de ne pas donner une importance excessive au corps, et où le savoir grec est généralement sujet à une défiance de la part des intellectuels romains. Pourtant, les connaissances médicales du philosophe sont indéniables, tant à travers l'emploi d'une terminologie technique précise que celui de théories pathologiques ou thérapeutiques rigoureuses. La source de ce savoir grec est difficile à établir avec précision. Ce qui semble apparaître de manière certaine, c'est la place primordiale de l'école des *Sextii* dans ce réseau de transmission. Plus qu'une source, il s'agit en réalité d'un filtre entre le savoir médical grec et l'œuvre du philosophe romain. En effet, les *Sextii* ont procédé à une inflexion morale de la

médecine, en intégrant au sein même des théories médicales, telles qu'on peut les trouver chez Hippocrate, des éléments du savoir philosophique hellénistique, inflexion qui correspond parfaitement aux exigences éthiques du stoïcisme romain.

It is quite surprising to find Greek medical knowledge in Seneca's philosophical works. Indeed, Stoicism recommends not to give an excessive importance to the body, and Roman intellectuals are wary most of the time of Greek knowledge. Yet, the medical knowledge of the philosopher is undeniable, both through the use of precise technical terminology and rigorous pathological or therapeutic theories. The source of this Greek knowledge is difficult to identify precisely. The most obvious thing is that the school of Sextii occupies a primordial place in this transmission network. More than a source, it is actually a filter between Greek medical knowledge and the work of the Roman philosopher. Indeed, Sextii deploy a morally-inflected medicine, by integrating into the very core of the medical theories, mostly those of Hippocrates, elements of Hellenistic philosophical knowledge, an inflexion which corresponds perfectly to the ethical requirements of Roman Stoicism.

MOTS-CLÉS

Médecine,
philosophie,
stoïcisme,
Sénèque,
Hippocrate,
Celse,
Sextii.

KEYWORDS

Medicine,
philosophy,
stoicism,
Seneca,
Hippocrates,
Celsus,
Sextii.

INTRODUCTION

La question de la transmission du savoir médical dans l'Antiquité gréco-romaine a été l'objet d'un intérêt nouveau ces trente dernières années [1]. Toutefois, force est de constater que peu de travaux ont été consacrés à la transmission de ce savoir dans la littérature non technique, et plus rares encore sont ceux qui ont étudié de manière systématique l'origine des connaissances médicales présentes dans les œuvres philosophiques antiques. Pourtant, s'il y a bien dans l'Antiquité un domaine auquel la médecine est liée, c'est la philosophie, discipline « sœur » pour reprendre l'expression de Philippe Mudry [2]. Galien n'a-t-il pas écrit, d'ailleurs, un traité intitulé *Quod optimus medicus sit quoque philosophus*, « Le meilleur médecin est aussi philosophe » ? L'œuvre du philosophe stoïcien Sénèque est un bon exemple de ce phénomène. Malgré la présence abondante de connaissances médicales dans son œuvre, aucune étude, jusqu'à peu [3], n'avait envisagé la question de l'origine de ce savoir technique de manière générale, mais toujours à travers des aspects particuliers, une œuvre ou une thématique précises [4].

La présence de ces connaissances dans la philosophie romaine soulève néanmoins quelques questions. La principale concerne le statut du savoir grec au début de l'Empire romain. Pour reprendre l'expression utilisée par Jean-Marie André [5], il existe en effet une « résistance de Rome à la médecine grecque ». Son implantation a dû suivre l'évolution des mœurs romaines. Dès le début du III^e siècle avant notre ère, Asclépiade de Bithynie importe à Rome la médecine grecque [6]. Mais celle-ci se confronte d'abord au mépris et aux réactions anti-helléniques. Caton l'Ancien, représentant de ce conservatisme, a la plus vive méfiance à l'égard des médecins grecs qu'il associe

à la décadence [7]. Puis la médecine grecque finit, comme la philosophie, par imprégner la civilisation romaine. Elle prend alors rapidement le pas sur la médecine indigène et ses pratiques traditionnelles, telle la fameuse médecine du chou que pratiquait Caton l'Ancien [8]. Mais c'est le I^{er} siècle de notre ère, grâce aux entreprises d'adaptation du savoir médical grec dues à Celse et à Scribonius Largus, qui voit la véritable naissance de la médecine romaine. La société impériale, de plus en plus attentive à la santé des individus, exalte la pratique de la médecine, et l'influence des médecins se fait de plus en plus grande, jusque dans les plus hautes sphères du pouvoir [9]. Sénèque se situe au moment de ce tournant, entre d'un côté conservatisme, traditionalisme et refus d'un savoir grec perçu comme étranger, et de l'autre, acceptation et adaptation d'une science grecque conçue comme autorité indispensable à l'élaboration d'un savoir romain encore en construction. Il s'agit donc pour nous de déterminer, à travers l'utilisation du savoir médical grec, la position exacte de Sénèque au sein de cette dichotomie.

En outre, la présence de connaissances techniques chez un auteur profane pose la question du canal de leur diffusion. Par quel vecteur le savoir médical grec se retrouve-t-il dans l'œuvre d'un Romain, qui plus est, non-médecin ? Comment ce savoir est-il réutilisé ? Constitue-t-il un argument d'autorité ou au contraire un modèle critiqué ? Est-il détourné, adapté à d'autres fins ?

Afin d'identifier le vecteur de transmission par lequel Sénèque a eu accès au savoir médical grec, nous émettrons quatre hypothèses [10] : la lecture directe des auteurs médicaux ; leur lecture indirecte par l'intermédiaire de recueils doxographiques ;

[1] Voir MUDRY 1987, VEGETTI 1995, GOUREVITCH 1995, MAZZINI 1999, VEGETTI 2004, GOUREVITCH 2005.

[2] MUDRY 2006.

[3] COURTIL 2015.

[4] Voir SETAIOLI 1980, PISI 1983, SETAIOLI 1983, STOK 1985, MIGLIORINI 1988.

[5] ANDRÉ 2006, p. 17.

[6] Pline, *Histoire naturelle*, VII, 37, 124 ; XXVI, 7-8.

[7] Plutarque, *Caton l'Ancien*, 36.

[8] *De l'agriculture*, 156-157.

[9] On peut penser entre autres à Antonius Musa, médecin particulier et affranchi d'Auguste, et bien sûr à Galien, médecin de Marc Aurèle. Voir ANDRÉ 2006, p. 438-445.

[10] Voir GOUREVITCH 1974, p. 311, qui évoque une « triple expérience », sans prendre en compte la lecture directe des traités médicaux.

l'appartenance au cercle médico-philosophique des *Sextii* ; et enfin la lecture de l'œuvre de Celse, qui constituerait alors le pont entre savoir grec et littérature romaine. Pour préciser notre analyse, nous envisagerons dans un dernier temps les interactions entre savoir médical grec et stoïcisme romain, à travers l'entreprise sénéquienne de moralisation des théories médicales.

1. SÉNÈQUE ET LE SAVOIR MÉDICAL GREC : LE CAS DU CORPUS HIPPOCRATIQUE

1.1. HIPPOCRATE, UN ARGUMENT D'AUTORITÉ

Sénèque réserve dans son œuvre une place toute particulière à Hippocrate, pour lequel il semble avoir le plus grand respect. C'est le seul médecin qu'il cite nommément dans toute son œuvre [11], et qu'il qualifie à deux reprises de *maximus medicorum* [12]. Un passage révélateur de ce statut particulier se trouve dans la *Lettre 78* qui traite de la peur des maladies et des douleurs qu'elles entraînent. Sénèque présente, contrairement à son habitude, deux théories possibles concernant l'explication physiologique du mécanisme de l'insensibilisation à la douleur, et par là même de celui de la douleur :

Sed cito hae partes obstupescunt et ipso dolore sensum doloris amittunt, siue quia spiritus naturali prohibitus cursu et mutatus in peius uim suam qua uiget admonetque nos perdit, siue quia corruptus umor, cum desiit habere quo confluat, ipse se elidit et iis quae nimis impleuit excutit sensum. [13]

« Mais rapidement ces parties s'engourdissent et, par la douleur même, perdent la sensation de la douleur, soit parce que le souffle vital, détourné de son cours naturel, et altéré, perd

sa puissance par laquelle il nous anime et nous avertit, soit parce que l'humeur corrompue, quand elle n'a plus de passage, reflue sur elle-même et frappe d'insensibilité les régions où elle a afflué en excès. » [14]

La corrélation *siue... siue...* présente l'alternative suivante : soit le souffle vital (*spiritus*, gr. πνεῦμα), ébranlé par une atteinte portée à l'intégrité physique, avertit nos sens et est ainsi à l'origine de la sensibilité à la douleur [15], soit c'est une humeur corrompue qui crée la sensation de douleur dans la partie dans laquelle elle a afflué [16]. Ces deux théories renvoient, en réalité, à deux pensées médicales : la théorie pneumatique et la théorie humorale, autrement dit une théorie contemporaine de l'époque de Sénèque, en faveur au I^{er} siècle de notre ère, et une autre, plus traditionnelle, que l'on pourrait qualifier « d'autorité », celle du courant hippocratique. En présentant ces deux systèmes sans manifester sa préférence, Sénèque met face à face deux explications possibles d'un même phénomène médical sans entrer dans les polémiques d'écoles, ce qui l'aurait conduit à choisir entre le système d'un médecin pour lequel il a le plus grand respect, Hippocrate, et celui d'un courant d'idées très répandu à son époque et, qui plus est, présentant une affinité doctrinale avec l'école stoïcienne [17]. Sénèque n'est pas un médecin ni un théoricien de la médecine, et c'est avec modestie qu'il témoigne ici de la conscience des limites de sa compétence. Mais ce passage peut également être considéré comme un indice témoignant de l'importance accordée à la figure d'Hippocrate, dont la position est à prendre en compte, même lorsqu'elle s'oppose à l'école médicale émanant de sa propre école philosophique.

Il en est de même pour le passage dans lequel Sénèque affirme que, selon Hippocrate, les femmes ne sont jamais chauves et ne souffrent pas de la goutte [18] :

[11] On trouve une autre citation d'Hippocrate, cette fois sans le nommer, dans *La brièveté de la vie*, 1, 2 (*uitam breuem esse, longam artem*) ; « la vie est courte, longue est la science », qui reprend le célèbre *Aphorisme 1, 1* (IV, 458 L. = Jones, p. 98) : Ὁ βίος βραχύς, ἡ δὲ τέχνη μακρὴ...

[12] *Lettres*, 95, 20 ; 95, 21. Celse le qualifie de *primus ex omnibus memoria dignus* [...], *uir et arte et facundia insignis* (*Prooemium*, 8 : « le plus mémorable de tous [...], homme tout aussi remarquable par son art que par son éloquence »). Sauf mention contraire, les éditions citées sont celles de la C.U.F.

[13] *Lettres*, 78, 8.

[14] Les traductions sont de mon fait.

[15] Cf. *Lettres*, 99, 18 : *spiritus ictu doloris impulsus* (« le souffle vital ébranlé par le choc de la douleur »).

[16] Cf. *Lettres*, 59, 12 : ... *cum represso sanguine sicci uulneris dolor cresceret...* (« ... comme la douleur augmentait du fait de l'accumulation du sang sous la plaie sèche... ») ; et de même Hippocrate, *Ancienne médecine*, 14 (I, 602 L. = Jouanna, 14, 4) : ὅταν δέ τι τούτων ἀποκριθῆ καὶ αὐτὸ ἐφ' ἑωυτοῦ γένηται, τότε καὶ φανερόν ἐστι καὶ λυπεῖ τὸν ἄνθρωπον. (« Si l'une d'elles se sépare et s'isole du reste, alors elle devient visible et cause de la douleur. ») ; *Nature de l'homme*, 4 (VI, 40 L).

[17] Voir WELLMANN 1895 ; KUDLIEN 1962.

[18] *Lettres*, 95, 20-21. Sur cette citation, voir SETAIOLI 1988, p. 113-115. Arétée de Cappadoce (*Causes et signes des maladies chroniques*, 2, 12), lui, remarque que les hommes sont plus fréquemment touchés par cette maladie que les femmes.

Maximus ille medicorum et huius scientiae conditor feminis nec capillos defluere dixit nec pedes laborare : atqui et capillis destituuntur et pedibus aegrae sunt. [...] Quid ergo mirandum est maximum medicorum ac naturae peritissimum in mendacio prendi, cum tot feminae podagricae caluaeque sint ? Beneficium sexus sui uitii perdididerunt et, quia feminam exuerant, damnatae sunt morbis uirilibus.

« Le plus grand des médecins, fondateur de la médecine, a dit que les femmes ne perdaient pas leurs cheveux, et qu'elles ne souffraient pas de la goutte. Pourtant, leurs cheveux tombent et la goutte les fait souffrir. [...] Pourquoi donc s'étonner que le plus grand des médecins, celui qui connaît le mieux la nature, reçoive un démenti, quand il y a tant de femmes podagres et chauves ? Elles ont perdu, du fait de leurs vices, le privilège de leur sexe et, parce qu'elles ont dépouillé leur nature de femmes, elles ont été condamnées aux maladies des hommes. »

Or, Sénèque sait par la simple observation que cette immunité n'est pas réelle. Loin de mettre l'accent sur une théorie erronée du *Corpus hippocratique*, l'auteur, au contraire, explique en quoi l'affirmation d'Hippocrate est juste, ou plutôt *était* juste à l'époque de son énonciation, et que c'est la dégradation des mœurs depuis l'époque du médecin de Cos qui a entraîné un changement dans la pathologie féminine. Les femmes contemporaines de Sénèque ont adopté les mêmes comportements que les hommes, et c'est la raison pour laquelle elles sont désormais victimes des mêmes pathologies, conséquences des mêmes excès. Hippocrate ne s'est donc pas trompé. Auteur d'un traité sur *la Nature des femmes*, il est celui qui connaît le mieux la nature (*naturae peritissimum*). Son affirmation vaut donc parfaitement pour toute femme qui se comporte conformément à sa nature, mais non pour celles dont les mœurs sont contre nature. Ainsi, même lorsque l'expérience vient contredire l'*Aphorisme* d'Hippocrate, ce dernier ne peut avoir tort. Cette prévalence sur la réalité même est le propre de l'argument d'autorité.

1.2. SÉNÈQUE, FIN CONNAISSEUR DES THÉORIES HIPPOCRATIQUES

Qui connaît bien la médecine d'Hippocrate est surpris du grand nombre de théories hippocratiques présentes chez Sénèque. Même s'il est périlleux de déduire de ces recoupements une lecture directe du *Corpus hippocratique*, tant ces théories étaient communément admises et omniprésentes dans la pensée médicale antique, une telle présence est tout de même remarquable.

1. C'est avant tout le cas de la théorie des humeurs. Popularisée par le *Corpus hippocratique* [19] et codifiée plus tard par Galien [20], elle fut l'une des bases de la médecine antique et, bien au-delà, de toute la médecine occidentale durant plus de deux mille ans. D'après elle, comme le rappelle Sénèque [21], le corps est constitué des quatre éléments fondamentaux [22], le feu (*ignis*), l'eau (*aqua*), l'air (*aer*) et la terre (*terra*) possédant quatre qualités, le chaud (*feruida*) ou le froid (*frigida*), le sec (*arida*) ou l'humide (*umida*) [23]. À chacun de ces éléments correspond une humeur sécrétée par le corps humain : le sang, correspondant à l'air, est chaud et humide ; la pituite ou phlegme, correspondant à l'eau, est froid et humide ; la bile ou bile jaune, correspondant au feu, est chaude et sèche ; l'atrabile ou bile noire, correspondant à la terre, est froide et sèche. À partir de ce cadre doctrinal s'est développée une pathologie humorale [24] : l'étiologie repose sur les quatre humeurs, liées aux quatre éléments du fait de leurs qualités respectives, qui sont à l'origine des maladies par leur quantité – excès ou carence –, leur nature corrompue ou leur localisation (*error loci*) [25]. La maladie résulte alors de déséquilibres internes qui peuvent se produire sous l'effet de facteurs externes comme la variation excessive de température, l'alimentation, la qualité des eaux, la fatigue, l'activité physique.

Du point de vue de leur quantité, les humeurs, aux propriétés antagoniques, doivent coexister en équilibre (« crase », gr. κρᾶσις) pour que la personne soit en bonne santé. Tout déséquilibre (« dyscrasie »), au contraire, menace la santé du sujet :

[19] En particulier Hippocrate, *Nature de l'homme*, 4 (VI, 38-40 L. = CMG I, 1, 3, p. 172 [éd. Jouanna]) : Τὸ δὲ σῶμα τοῦ ἀνθρώπου ἔχει ἐν ἑωυτῷ αἷμα καὶ φλέγμα καὶ χολὴν ξανθὴν καὶ μέλαιναν... (« Le corps de l'homme a en lui sang, pituite, bile jaune et noire... »). Voir JOUANNA 1992, p. 442-445 ; NUTTON 2004, p. 72-86.

[20] *Des tempéraments* (I, 509-694 K.).

[21] *La colère*, II, 19, 1.

[22] Le lien entre la théorie hippocratique des humeurs et la physique des quatre éléments est explicitement développé chez Platon, *Timée*, 82a-b.

[23] Sur l'antagonisme des propriétés, voir Hippocrate, *Ancienne médecine*, 14 (I, 603 L.) ; *Chairs*, 3 (VIII, 588-590 L.) ; mais aussi les Stoïciens (*Stoicorum Veterum Fragmenta*, I, 132 ; III, 471-472).

[24] Cf. par exemple Hippocrate, *Des affections*, 1 (VI, 208 L.). Sur la dyscrasie humorale, voir GRMEK 1995, p. 217.

[25] La même classification se trouve chez Platon (*Timée*, 82a-b) qui affirme lui aussi que les quatre éléments sont à l'origine des maladies non seulement par excès ou par carence, mais aussi par *error loci*.

Ἵγίαινει μὲν οὖν μάλιστα, ὅταν μετρίως ἔχη ταῦτα τῆς πρὸς ἄλληλα δυνάμιος καὶ τοῦ πλήθεος, καὶ μάλιστα μεμιγμένα ἢ ἀλγεῖ δ' ὅταν τι τούτων ἔλασσον ἢ πλεόν χωρισθῆ ἐν τῷ σώματι καὶ μὴ κεκρημένον ἢ τοῖσι πᾶσιν. [26]

« Il y a essentiellement santé quand ces humeurs sont dans un juste rapport de crase, de qualité et de quantité, et que le mélange en est parfait ; il y a maladie quand l'une de ces humeurs, soit en défaut, soit en excès, s'isole dans le corps et n'est pas combinée avec tout le reste. »

En effet, les humeurs peuvent être tantôt trop abondantes – c'est la pléthore (gr. πλῆθώρα) –, tantôt insuffisantes : *aliquando superest sanguis, aliquando deest* (« tantôt il y a pléthore de sang, tantôt il manque ») [27]. Ainsi, un excès de bile jaune mettra le patient de mauvaise humeur, le rendra colérique :

Ideo quibus stomachus suspectus est, processuri ad res agendas maioris negotii bilem cibo temperant, quam maxime mouet fatigatio, siue quia calorem in media compellit et nocet sanguini cursumque eius uenis laborantibus sistit... [28]

« Tous ceux qui se méfient de leur estomac, quand ils ont à intervenir dans une affaire importante, tempèrent par un régime la bile, que remue surtout la fatigue, soit parce qu'elle refoule la chaleur dans les parties internes, nuit

au sang et en arrête le mouvement dans les veines malades... »

La fatigue et l'angoisse d'une affaire importante peuvent provoquer une production excessive de bile jaune (ici *bilem*), humeur chaude et sèche, qui va troubler le mouvement du sang, chaud et humide, par l'antagonisme de leurs propriétés respectives. La prédominance d'une humeur détermine l'un des quatre tempéraments fondamentaux [29] : le bilieux est colérique et angoissé, l'atrabilaire triste, le flegmatique calme, et le sanguin joyeux. C'est pourquoi un excès soudain de bile jaune constitue une « saute d'humeur » et provoque une modification provisoire du tempérament vers celui du colérique [30]. Au contraire, la saignée, en diminuant la proportion de sang dans la crase des humeurs, réduit la chaleur du corps [31]. Ainsi, les vieillards, moins sanguins que les jeunes gens au « sang mobile », sont victimes de ce refroidissement, comme Sénèque en fait lui-même l'expérience à son sujet [32]. Par ailleurs, un excès de bile noire rend le patient mélancolique, étrange, fou [33], la pléthore sanguine provoque des hémorragies [34], et les indigestions répétées une accumulation de bile qui corrompt les aliments [35].

Outre la quantité, c'est également la qualité de l'humeur qui peut entraîner un état pathologique. Les humeurs sont sujettes à se vicier, à s'altérer, à perdre leur qualité physiologique pour acquérir une nature nocive [36]. Une humeur corrompue a connu une altération, la plupart du temps un épaississement [37], qui

[26] Hippocrate, *Nature de l'homme*, 4 (VI, 41 L. = CMG I, 1, 3, p. 172-173 [éd. Jouanna]). Cf. aussi *Semaines*, 10 (VIII, 638 L.).

[27] *Lettres*, 120, 16.

[28] *La colère*, III, 9, 4. Cf. de même Hippocrate, *Maladies I*, 23 (VI, 189 L. = Potter, p. 160) : θερμαίνεται δὲ ἢ τε χολὴ καὶ τὸ φλέγμα ἔσωθεν μὲν ἀπὸ σιτίων καὶ ποτῶν [...], ἔξωθεν δ' ἀπὸ πόνων... (« Or, la bile et la pituite s'échauffent, du dedans par les aliments et les boissons [...], du dehors par les fatigues... ») ; 24 (VI, 189-191 L.).

[29] La théorie des tempéraments remonte à Empédocle d'Agrigente. Chez Hippocrate, le tempérament dépend des saisons de l'année (*Nature de l'homme*, 7 ; VI, 46 L.). Mais c'est surtout Galien qui codifie cette théorie dans son traité *Des tempéraments* (I, 509-694 K.).

[30] *La colère*, II, 19, 2 : *Iracundos feruida animi natura faciet* (« Un tempérament bouillant rendra irascible »).

[31] *La colère*, II, 19, 4 : *detractione sanguinis exhaustus est calor* (« la chaleur est épuisée par la saignée »). Cf. de même Hippocrate, *Maladies II*, 4 (VII, 10-12 L.) ; Galien, *Méthode thérapeutique*, 10 (X, 288 K.).

[32] *Lettres*, 67, 1 : *iam aetas mea contenta est suo frigore* (« mon âge se contente désormais du refroidissement qui lui est propre »). Cf. Hippocrate, *Régime*, 1, 33 (VI, 512 L. = Joly, 1, 33, 2) : Οἱ δὲ πρεσβῦται ψυχροί

(« Les vieillards sont froids ») ; et chez les Stoïciens, *Stoicorum Veterum Fragmenta*, II, 769.

[33] *Lettres*, 94, 17 : *Bilis nigra curanda est [...]* *furoris causa* (« C'est la bile noire qu'il faut soigner [...] cause de la folie »). Cf. Hippocrate, *Épidémies V*, 2 (V, 204 L. = Jouanna, 2, 1) : μαινόμενος δὲ ὑπὸ χολῆς μελαίνης (« ayant été pris de manie par l'effet de la bile noire »).

[34] *La brièveté de la vie*, 4, 6 : ... *graua multo sanguine corpus parte semper aliqua rumpebatur*. (« ... un corps trop sanguin était toujours sujet à quelque hémorragie »).

[35] *Bienfaits*, V, 12, 6 : *colligere bilem* (« accumuler la bile » lors de l'indigestion) ; *Questions naturelles*, IV, 13, 5. Cf. Galien, *Commentaire du Régime dans les maladies aiguës*, 29 (XV, 567 K.).

[36] *Lettres*, 78, 8 : *corruptus umor* ; *Questions naturelles*, III, 15, 2 : *alia [umoris genera] corrupti* ; 15, 4 : *umores uitia concipiunt* ; VI, 32, 3 : *umoris [...] corrupti abundantia*. Cf. Hippocrate, *Prénotions coaques*, 333 (V, 656 L.) ; *Aliment*, 14 (IX, 102 L. = Joly, p. 141) : Χυμοί φθείροντες (« les humeurs corrompues »).

[37] *Questions naturelles*, III, 15, 2 : ... *umoris [...] corrupti ac paulo pinguioris* (« une humeur [...] corrompue et un peu trop épaisse »). Cf. Hippocrate, *Chairs*, 16 (VIII, 604 L. = Joly, 16, 2) : Σηπόμενον γὰρ τὸ ὕδωρ παχύτερον γίνεται καὶ τὰ ἄλλα πάντα (« Car l'eau, comme toutes les autres humeurs, s'épaissit en se corrompant »).

la rend pathogène, comme c'est le cas pour « la salive trop épaisse », symptôme du catarrhe (*saliua crasior*) [38]. La corruption d'une humeur est la cause, par exemple, de l'insensibilité ressentie, lors d'une douleur trop vive, dans la partie où elle afflue (*corruptusumor [...] excutit sensum*) [39].

Enfin, l'étiologie humorale peut également concerner un problème de localisation de l'humeur (*error loci*), en particulier son accumulation dans un organe dans lequel elle entraîne un état pathologique. Cela concerne avant tout les yeux sujets à l'ophtalmie, dans lesquels l'humeur – en l'occurrence la pituite – afflue sous la forme d'une violente poussée qui affaiblit l'acuité visuelle, s'amasse et provoque une tuméfaction [40]. C'est aussi le cas pour la « bile » qui se loge dans la gorge de Sénèque lors de ses problèmes respiratoires [41], l'épanchement de la bile jaune, la *suffusio luridae bilis* lors de la jaunisse [42], celui de la pituite, la *destillatio* lors du catarrhe [43], de la *suffusio* lors de la cataracte [44], et, nous l'avons vu, de l'accumulation d'humeur corrompue qui provoque l'insensibilité [45].

2. Une autre théorie héritée du *Corpus hippocratique* est celle de la coction stomacale des aliments. La digestion, considérée comme une fonction physiologique primordiale, a donné lieu, dès l'Antiquité, à de nombreuses théories présentant chacune un processus différent de traitement des aliments dans l'estomac : le broyage selon Érasistrate, la putréfaction

selon Pleistonicos, la cuisson selon Hippocrate [46]. Pour Sénèque, dans une situation normale, il y a coction stomacale des aliments, processus de cuisson interne de la nourriture dans l'estomac : ... *cum peruenit in uentrem, aequali eius feruore concoquitur ; tunc demum corpori accedit*. (« ... [l'aliment] parvenu à l'estomac, où il cuit à sa chaleur toujours égale, s'assimile alors finalement à l'organisme. ») [47]. Dans une situation pathologique, au contraire, il y a impossibilité de coction et donc indigestion : celle-ci se produit quand la coction des aliments n'a pas lieu ou qu'elle est incomplète, d'où son nom grec d'ἀπεψία et son nom latin de *cruditas* [48].

3. L'idée selon laquelle l'individualité du patient nécessite l'individualisation du traitement constitue un trait dominant de la médecine hippocratique, comme Celse le rappelle : *Hippocrates dixit mederi oportere et propria et communia intuentem*. (« Hippocrate a déclaré qu'il faut soigner en observant aussi bien les traits communs que les traits particuliers. ») [49]. L'idée est énoncée par Sénèque à plusieurs reprises : ... *non idem imperassem omnibus per diuersa aegrotantibus. [...] pro cuiusque morbo medicina quaeratur*. (« ... je ne prescrirais pas les mêmes remèdes à ceux qui sont atteints de maladies différentes. [...] pour chaque maladie il faut chercher un remède ») [50] ; *oportet [...] adhibeas singulis modum*. (« ... il faut rectifier la dose pour chaque malade ») [51]. Cette théorie est d'ailleurs illustrée dans la *Lettre* 68 par

[38] *Questions naturelles*, VI, 2, 5.

[39] *Lettres*, 78, 8. Cf. Hippocrate, *Prorrhétique*, 2, 7 (IX, 26 L. = Potter, p. 240) : ἀλγήματα μελαγχολικά (« des douleurs dues à l'atrabile »).

[40] *La colère*, II, 36, 4 : *suffudit aciem in oculos uehementius umor egestus* (« un violent afflux d'humeur dans les yeux a affaibli l'acuité de la vision ») ; *Lettres*, 64, 8 : *uis subita umorum* (« une soudaine poussée d'humeurs ») ; 94, 20 : *plenis oculis ac tumentibus* (« des yeux pleins d'humeur et gonflés »). Cf. Hippocrate, *Épidémies* VI, 18 (V, 350 L. = Smith, p. 284) : Τὰ καταρρηγνύμενα οἰδήματα [...] ἐπ' ὀφθαλμίησιν... (« Les tuméfactions qui font irruption [...] dans les ophtalmies... »).

[41] *Lettres*, 55, 2 : *bilis insederat faucibus* (« de la bile logeait dans ma gorge »).

[42] *Lettres*, 95, 16. Cf. Hippocrate, *Affections*, 32 (VI, 244 L. = Potter, p. 56) : ἡ δὲ νοῦσος γίνεται ὅταν χολῆ κινηθεῖσα ὑπὸ τὸ δέρμα τράπηται. (« Cette maladie [sc. l'ictère] est produite quand la bile mise en mouvement se porte sous la peau »).

[43] *Lettres*, 75, 12 ; 78, 1 et 19 ; 120, 16 ; *Questions naturelles*, V, 2, 4 : *pituita* (« l'écoulement de pituite »).

[44] *Lettres*, 85, 5 ; 94, 19. Cf. Hippocrate, *Ancienne médecine*, 19 (I, 616 L.) ; *Maladies I*, 3 (VI, 144 L. = Potter, p. 104) : ὄμματα δὲ καὶ ἀκοὴν <κατάπηροι> ὑπὸ φλέγματος καταστηρίξαντος (« la vue et l'ouïe sont détruits par des dépôts de pituite »). L'étiologie des

troubles ophtalmologiques chez Sénèque est donc exclusivement humorale et non pneumatique, comme c'est le cas, en revanche, dans le traité pseudo-galénique *Le médecin*, 13, 36 (XIV, 746 K.).

[45] *Lettres*, 78, 8. Cf. Hippocrate, *Ancienne médecine*, 14 (I, 602 L.) ; *Nature de l'homme*, 4 (VI, 40 L.) ; *Affections*, 15 (VI, 225 L.) ; *Prorrhétique*, 2, 7 (IX, 27 L.).

[46] Cf. Celse, *Prooemium*, 20 : ... *alii credunt Hippocrati per calorem cibos concoqui...* (« ... d'autres, sur la foi d'Hippocrate, pensent que les aliments subissent une coction sous l'effet de la chaleur... »). Voir GOUREVITCH 1984, p. 76 ; ANDRÉ 2006, p. 636.

[47] *Lettres*, 90, 22. Cf. aussi *Helvie*, 10, 3 ; *Lettres*, 95, 25 ; *Questions naturelles*, V, 4, 2 (*concoquere*) ; IV, 13, 6 (*decoquere*) ; et de même Hippocrate, *Régime salubre*, 7 (VI, 82 L.) ; Galien, *Facultés naturelles*, III, 4 (II, 155 K.).

[48] Cf. *La providence*, 3, 2 ; 4, 10 ; *Lettres*, 24, 16 ; 30, 16 ; 83, 21 ; 89, 22 ; 95, 16 ; *Questions naturelles*, IV, 13, 5.

[49] *Prooemium*, 66. Cf. par ex., *Épidémies* I, 3, 10 (II, 668 L. = Jones, p. 180) : Τὰ δὲ περὶ τὰ νοσήματα, ἐξ ὧν διεγινώσκομεν, μαθόντες ἐκ τῆς κοινῆς φύσιος ἀπάντων καὶ τῆς ἰδίης ἐκάστου (« L'information est fournie par la nature commune à tous et par la nature particulière de chacun »).

[50] *La colère*, I, 16, 4.

[51] *Lettres*, 64, 8.

une minutieuse liste de remèdes *ad personam*, différents pour chacun des patients et des affections mentionnés [52].

4. La médecine hippocratique conseille d'abandonner toute thérapeutique qui ne mène pas à la guérison et, si le mal empire, de passer à la méthode contraire [53]. Ce principe thérapeutique se retrouve lui aussi chez Sénèque : ... *quaecumque usque eo perniciosi sunt ut contra remedium conualuerint, plerumque contrariis curari*. (« [songez que des maux] assez dangereux pour s'aggraver malgré les remèdes sont soignés la plupart du temps par des moyens opposés. ») [54] ; *Fac, quod medici solent, qui, ubi usitata remedia non procedunt, temptant contraria*. (« Fais comme les médecins en ont l'habitude, quand les remèdes usuels ne sont pas efficaces, ils essaient les remèdes contraires ») [55].

5. Enfin, la nécessité de respecter la période favorable au traitement (gr. *καίρος*) constitue également l'un des principes fondamentaux de la thérapeutique hippocratique [56]. Sénèque répète souvent qu'il faut respecter le moment opportun pour donner les remèdes : ... *nam in morbis quoque nihil est perniciosius quam inmaturo medicina*. (« ... car, dans les maladies aussi, rien n'est plus dangereux qu'un remède prématuré. ») [57] ; *Remedia in remissionibus prosunt...* (« Les remèdes sont efficaces dans les périodes de détente... ») [58] ; *eligas tempus* (« choisis le moment [du traitement] ») [59]. Comme Hippocrate [60], Sénèque affirme tout particulièrement la nécessité d'affronter la maladie dès son apparition, car lorsque le mal est dans une phase plus avancée, il est plus difficile à soigner :

Cupissem itaque primis temporibus ad istam curationem accedere ; leniore medicina fuisset oriens adhuc restringenda uis : uehementius contra inueterata pugnandum est. Nam uulnerum quoque sanitas facilis est, dum a sanguine recentia sunt : tunc et uruntur et in altum reuocantur

[52] *Lettres*, 68, 7 : *Nota habet sui quisque corporis uitia. Itaque alius uomitu leuat stomachum, alius frequenti cibo fulcit, alius interposito ieiunio corpus exhaurit et purgat ; ii quorum pedes dolor repetit aut uino aut balneo abstinent*. (« Chacun connaît ses tares corporelles. Tel prend des vomitifs pour soulager son estomac ; tel le fortifie en l'alimentant fréquemment ; tel en jeûnant à de certaines dates purge le corps de ses humeurs. Ceux qui sont sujets aux crises de goutte s'interdisent soit le vin soit les bains. »)

[53] *Des lieux dans l'homme*, 12 (II, 298 L. = Potter, p. 44) : *καὶ ἢν μὲν κάκιον ποιῆη, ἔρχεο ἐς τὸ ὑπεναντίον*. (« Si le mal empire, passez à une méthode contraire »).

[54] *Helvie*, 2, 2.

et digitos scrutantium recipiunt, ubi corrupta in malum ulcus uerterunt. [61]

« J'aurais aimé pour cela entreprendre cette cure dès les premiers temps : un traitement plus léger aurait suffi pour arrêter la puissance du mal encore naissante ; c'est plus rudement qu'il faut lutter contre un mal invétéré. Ainsi les plaies aussi sont facilement guéries tant qu'elles sont fraîches ; on les cautérise, on les fait suppurer et on les sonde avec les doigts, lorsqu'elles se sont infectées et ont dégénéré en ulcères. »

1.3. RAPPROCHEMENTS TEXTUELS

Au delà de ces héritages thématiques, ce sont surtout quelques passages, par leur parenté frappante avec des textes du *Corpus hippocratique*, qui permettent d'émettre l'hypothèse d'une lecture directe de la part de Sénèque. C'est le cas, par exemple, pour la description de l'intensité de la douleur provoquée par la podagre :

Maximi dolores consistunt in macerrimis corporis partibus : nerui articuli et quidquid aliud exile est acerrime saeuit cum in arto uitia concepit. [62]

« Les douleurs les plus grandes se produisent dans les parties les plus maigres du corps : les nerfs, les articulations et tout ce qu'il y a de mince souffrent avec la plus grande intensité quand ils ont contenu le mal dans une région étroite. »

Cette théorie selon laquelle les parties les plus maigres sont le lieu des douleurs les plus intenses se retrouve chez Hippocrate [63] :

Καὶ ἔστι μὲν ἡ νοῦσος αὐτῆ τοῦ αἵματος ἐφθαρμένου τοῦ ἐν τοῖς φλεβίοισιν ὑπὸ χολῆς καὶ φλέγματος. Ὅσῳ δ' ἐν λεπτοτάτοις τε

[55] *La clémence*, I, 9, 6.

[56] Cf. par exemple Hippocrate, *Aphorismes*, 1, 10 (IV, 464 L.) ; 4, 1 (IV, 502 L.).

[57] *Helvie*, 1, 2.

[58] *La colère*, III, 39, 2.

[59] *Lettres*, 64, 8.

[60] *Aphorismes*, 1, 24 (IV, 470 L.) ; *Des lieux dans l'homme*, 31 (VI, 323 L.) ; 38 (VI, 327 L.).

[61] *Lettres*, 78, 8.

[62] *Lettres*, 78, 8.

[63] Sur ce rapprochement, voir SCHRIJVERS 1990, p. 386-389.

φλεβίοις καὶ ἐν ἀνάγκῃ πεφυκῶσι πλείστη τοῦ σώματος, καὶ ἐν νεύροισι καὶ ὀστέοις πολλοῖσι τε καὶ πυκνοῖσι, τοσοῦτω παραμονιμώτατόν τε ἐστὶ τὸ νόσημα καὶ δυσασπαστικώτατον. [64]

« [La podagre] se produit quand le sang qui est dans les veinules a été vicié par la bile et le phlegme ; et comme là sont les veines du corps les plus ténues et les plus étroitement serrées, ainsi que des nerfs et des os nombreux et rapprochés, là aussi le mal a le plus de persistance et de ténacité. »

Les superlatifs synonymiques *macerrimis* et *λεπτοτάτοισι* pour désigner les « parties les plus maigres », *acerrime* et *δυσασπαστικώτατον* pour qualifier l'intensité de la douleur, les deux substantifs désignant la même catégorie anatomique (*nerui/νεύροισι*) ainsi que l'étiologie humorale présente dans les deux passages (*corruptusumor/τοῦ αἵματος ἐφθαρμένου*), tout cela permet de supposer une possible filiation entre les deux textes.

Il en est de même de l'évocation de ceux qui, victimes de crises d'épilepsie, en pressentent l'arrivée et se cachent loin des regards pour tomber sans témoins :

Qui comitali uitio solent corripī, iam aduentare ualetudinem intellegunt [...] uitauerunt turbam et sine teste ceciderunt. [65]

« Ceux qui ont l'habitude d'être victimes de crises d'épilepsie pressentent le moment où la maladie va arriver [...], ils s'isolent et tombent sans témoin. »

La même remarque se retrouve chez Hippocrate :

« Ὅσοι δὲ ἤδη ἐθάδες εἰσὶ τῆ νούσῳ, προγινώσκουσιν ὅταν μέλλωσι ληφθήσεσθαι, καὶ φεύγουσιν ἐκ τῶν ἀνθρώπων. [...] ὅπῃ μέλλουσιν αὐτὸν ἐλάχιστοι ὄψεσθαι πεσόντα... [66]

« Les patients qui sont déjà habitués à la maladie pressentent quand ils vont avoir un accès ; ils fuient loin des regards [...] là où leur chute aura le moins de témoins... »

La similitude des constructions de chacune des deux phrases ne fait que souligner leur proximité sémantique : dans les deux cas, une proposition subordonnée relative antéposée (*Qui/Ὅσοι*), sujet de la phrase, présente les malades « habitués » (*solent/ἐθάδες εἰσὶ*) aux crises d'épilepsie. La proposition principale énumère trois actions successives : d'abord, ils pressentent l'arrivée de la crise (*iam [...] intellegunt/προγινώσκουσιν*), puis ils fuient la communauté des hommes (*uitauerunt turbam/*

φεύγουσιν ἐκ τῶν ἀνθρώπων) et enfin ils tombent sans témoins (*sine teste ceciderunt/ὅπῃ μέλλουσιν ὄψεσθαι αὐτὸν ἐλάχιστοι πεσόντα*). Là encore, l'hypothèse d'une relation avec le texte hippocratique est très fortement probable.

2. SÉNÈQUE, LECTEUR D'HIPPOCRATE ?

Si la présence du savoir médical grec dans l'œuvre de Sénèque est maintenant bien démontrée [67], cela pose toutefois la question du niveau culturel nécessaire pour accéder à un tel savoir. Les intellectuels romains, du fait de leur culture empreinte d'hellénisme, s'intéressent comme les Grecs à la médecine. En réalité, dès l'époque classique, la médecine et la pensée médicale sont présentes dans la littérature latine [68]. Mais ce phénomène s'accroît au début de l'Empire [69], période marquée par une tendance à l'universalité, à l'érudition encyclopédique, représentée par des auteurs tels que Caton l'Ancien, Celse, ou encore Plinius qui affirme avoir puisé dans plus de deux mille volumes la matière de son *Histoire naturelle* [70]. Celse, par exemple, rédige un traité de médecine (*De medicina*) qui fait partie d'un vaste ensemble comportant également des traités d'agriculture, d'art militaire, de droit, de rhétorique et de philosophie.

En outre, du fait du prestige de l'art médical à l'époque impériale – Sénèque le qualifie de *liberalissima ars*, « l'art le plus libéral » [71] –, les hommes de la bonne société prennent l'habitude de fréquenter les séances de démonstration anatomique, de participer aux discussions médico-philosophiques ou encore de lire des traités médicaux « pour les débutants [72] ». Oribase nous apprend qu'au I^{er} siècle le médecin Rufus d'Éphèse, par ailleurs auteur d'une œuvre scientifique abondante, avait écrit un livre de médecine « à l'usage des personnes qui ne sont pas du métier [73] ».

[64] *Affections*, 31 (VI, 242 L. = Potter, p. 54).

[65] *La colère*, III, 10, 3.

[66] *Maladie sacrée*, 12 (VI, 382 L. = Jouanna, 12, 1).

[67] SETAIOLI 1983 ; COURTIL 2015, p. 163-348.

[68] Voir MAZZINI 1998, p. 14-28.

[69] Sur les conditions particulières qui ont fait de l'époque néronienne un contexte culturel propice à la diffusion de l'art médical, voir KOELBING, p. 190-196 ; PANZANI 1988, p. 165.

[70] *Préface*, 13.

[71] *Lettres*, 95, 9.

[72] Voir GAROFALO 2006, p. 63.

[73] *CMG*, VI, 3, p. 318, 18 (éd. Raeder).

De même, Celse, premier véritable vulgarisateur médical de l'histoire occidentale, n'est probablement pas un professionnel de la médecine, mais un amateur éclairé qui rédige un traité de médecine écrit à l'usage des non-médecins fortunés qui recourent généralement aux services d'un médecin professionnel. Il y a donc à Rome un public intéressé par la médecine et désireux de s'informer, sans que cela implique une pratique personnelle de l'art médical [74].

Être un φίλιατρος, « un amateur de médecine », devient ainsi un signe de distinction. Pour preuve, le passage d'Aulu-Gelle [75] dans lequel le philosophe et rhéteur Calvisius Taurus, qui lit pendant ses moments de loisir des ouvrages de médecine, estime que ce savoir n'est pas le seul apanage des praticiens, et donne lui-même des conseils à un médecin. En cela il incarne parfaitement la curiosité profonde que ses contemporains manifestaient à l'égard de la chose médicale, un point historique bien mis en évidence par Glen Bowersock [76]. À l'image des intellectuels de son époque, Sénèque s'intéresse à la médecine comme à l'une des *artes* digne de son attention d'homme cultivé. Il est toutefois incontestable que cette culture médicale procède d'un réel intérêt pour les sciences de la nature, révélé par exemple par la composition des *Quaestiones naturales*.

Mais ce vif intérêt pour la médecine induit-il nécessairement une lecture personnelle des textes médicaux ? C'est une question fort difficile, de manière générale, du fait du naufrage de la foisonnante littérature médicale hellénistique et d'une partie importante de l'œuvre d'Hippocrate. Concernant Sénèque, le travail est encore plus compliqué compte tenu de son refus des hellénismes non assimilés en latin [77], termes qui auraient pu faciliter ce projet d'identification des sources. La grande familiarité de Sénèque avec le savoir médical nous incite toutefois à émettre l'hypothèse d'une lecture personnelle et directe des textes médicaux grecs. D'un point de vue pratique, cela est tout à fait possible. À de nombreuses reprises dans sa correspondance, le philosophe affirme accorder tous les jours une grande place à la lecture et disposer d'une importante bibliothèque personnelle [78]. À Rome, certaines maisons privées pouvaient en effet posséder une bibliothèque à côté du *triclinium* (la salle à manger) ou dans l'*horreum* (le grenier). Il existait aussi des bibliothèques ouvertes au public, souvent gérées de manière privée ou, en tout cas, fondées sur des initiatives individuelles [79]. Rome comptait ainsi trois grandes bibliothèques au début du premier millénaire. Or nous savons, par exemple, qu'une partie du *Corpus hippocratique* figurait dans le fonds de la bibliothèque publique constituée par Auguste en 28

avant notre ère dans le temple d'Apollon palatin [80].

Il convient toutefois de noter que les sources des théories évoquées par Sénèque concernent un grand nombre de traités hippocratiques, et pas seulement des recueils comme les *Aphorismes* ou les *Prénotions coaques*, ce qui impliquerait une lecture large et approfondie de tout le *Corpus hippocratique*, ou du moins d'une grande partie. Si l'on envisage les hautes responsabilités de Sénèque et l'étendue du *Corpus*, cette hypothèse d'une lecture directe semble devoir être nuancée.

3. L'HYPOTHÈSE D'UNE LECTURE INDIRECTE : LA DOXOGRAPHIE MÉDICALE

Il est également possible que le savoir médical soit parvenu à Sénèque, du moins en partie, par des sources secondaires, le problème étant qu'il est très « difficile d'explorer tous les itinéraires de pénétration de la science médicale grecque [81] ». Nous devons donc nous contenter d'émettre des hypothèses. Reprenons le passage évoqué précédemment sur les femmes immunisées contre la podagre [82]. Certains commentateurs se sont appuyés sur de tels passages pour affirmer que Sénèque était un « lecteur d'Hippocrate [83] ». En réalité, cette citation ne renvoie qu'approximativement au texte-source [84]. D'une part, du point de vue de la forme, Sénèque évite l'emprunt *podagra*, qu'il utilise pourtant fréquemment

[74] GOUREVITCH 1995, p. 109. Selon Oribase, un autre médecin fameux du I^{er} siècle ap. J.-C., Athénée d'Attalie, soutenait que la médecine est une science que tout le monde doit connaître et dont il serait bon d'imposer l'étude aux jeunes gens (CMG, III, p. 164 [éd. Bussemaker]).

[75] *Nuits attiques*, 18, 10.

[76] BOWERSOCK 1969.

[77] Voir SETAIOLI 1988, p. 11-46 ; COURTIL 2015, p. 241-246.

[78] Cf. *Lettres*, 2, 5 : *ex pluribus quae legi* (« dans la foule des choses que j'ai lues ») ; 45, 2 : *Ego uero quoscumque habeo mittere paratus sum et totum horreum excutere*. (« Je suis prêt à vous envoyer tous les miens, à dégarnir ma bibliothèque. ») ; 65, 1 ; 83, 3 : *totus inter stratum lectionemque diuisus est* (« toute ma journée a été partagée entre le lit et la lecture » ; 84, 11 : *Sunt autem, ut existimo, necessariae*. (« Or, pour moi, [les lectures] sont nécessaires »).

[79] Voir MARX 1988.

[80] ANDRÉ 2006, p. 106.

[81] ANDRÉ 2006, p. 97.

[82] *Lettres*, 95, 20-21.

[83] Voir SCHRIJVERS 1990, p. 386-389 (sur les douleurs de la podagre).

[84] Voir SETAIOLI 1988, p. 113-115.

par ailleurs [85], et rend ποδαγριᾶν par la construction assez rare de *laborare* avec le datif de la personne (*feminis*) et le nominatif de la partie du corps souffrante (*pedes*). D'autre part, du point de vue du contenu, Hippocrate, dans l'*Aphorisme* 28 du livre VI, affirme que ce sont « les eunuques [qui] ne deviennent ni goutteux ni chauves » [86]. C'est peut-être la proximité avec l'*Aphorisme* suivant, le 29, sur l'immunité des femmes à la podagre avant la ménopause [87], qui a pu induire en erreur Sénèque qui citerait ainsi de mémoire en contaminant deux *Aphorismes* différents, le 28 et le 29. Selon Peter Schrijvers [88], il n'est pas à exclure que Sénèque confonde les deux *Aphorismes* délibérément afin d'appuyer sa réflexion sur un argument d'autorité et d'ajouter aux effets rhétoriques de sa tirade contre les femmes. Mais cela n'explique pas pourquoi Galien rapporte la même version. Comme l'affirme Aldo Setaioli [89], il est donc probable que Sénèque cite de seconde main. Il se rapporterait à la tradition exégétique des *Aphorismes* à laquelle se réfère également Galien [90], qui donne une version identique et explique de la même manière l'évolution dans la nature des femmes dont Sénèque fait état. Au contraire, Celse, lui, cite fidèlement Hippocrate [91]. Il s'agit donc probablement chez Sénèque de la tradition exégétique.

Des textes comme les *Aphorismes* ou les *Sentences cniidiennes* devaient sûrement être rassemblés dans des recueils doxographiques [92], compilations didactiques qui, tout au long des deux premiers siècles de notre ère, s'efforcent de synthétiser les doctrines des théoriciens précédents. L'*Anonyme de Londres*, le plus long papyrus médical grec conservé à ce jour [93], en est un bon exemple. Daté du I^{er} siècle de notre ère et

provenant peut-être d'Hermopolis en Moyenne Égypte, il contient un texte autographe où sont exposées de nombreuses théories nosologiques, étiologiques et physiologiques, qui ont pour auteurs au moins vingt-cinq médecins et philosophes. C'est certainement de cette même entreprise doxographique que procèdent les *medicinae disciplinae libri*, mentionnés par Aulu-Gelle [94]. Ces ouvrages de vulgarisation, tels que les *Definitiones medicae* pseudo-galéniques [95] vraisemblablement rédigées à l'époque même d'Aulu-Gelle, étaient lus en dehors des écoles de médecine et devaient constituer une matière de seconde main facilement utilisable.

Cette hypothèse est complétée par celle de Paola Migliorini concernant les glossaires médicaux [96]. Celle-ci souligne le fait qu'une partie de la terminologie médicale employée par Sénèque (par exemple *asperitas oculorum* « la granulation des yeux [97] », *causarius* « malade [98] », *exsaniari* « nettoyer les plaies en faisant suppurer [99] », *stomachi tormenta* « les terribles douleurs d'estomac [100] », *suffocatio* « la suffocation [101] », *tormenta uentris* « les terribles douleurs de ventre [102] », *ulceratio* « l'ulcération [103] ») se retrouve seulement – Plinie excepté – dans les textes techniques tardifs. Il s'agit de termes que Sénèque est le premier à utiliser dans un sens médical, et qui se révèlent presque absolument technicisés dans la littérature médico-vétérinaire du III^e au V^e siècle et dans les glossaires du VII^e au IX^e siècle. Excluant par principe qu'il puisse exister un lien direct entre Sénèque et les auteurs médicaux tardifs qui pour la plupart traduisent des textes grecs, il faut supposer, toujours selon elle, qu'il y aurait eu à l'origine une source commune qui ne nous

[85] *La colère*, II, 11, 2 ; *La vie heureuse*, 17, 4 ; *Lettres*, 53, 6 ; 67, 3 ; 68, 7 ; 78, 9 ; 95, 20 ; *Questions naturelles*, III, 16, 2.

[86] *Aphorismes*, 6, 28 (IV, 570 L. = Jones, p. 186) : Εὐνοῦχοι οὐ ποδαγριῶσιν, οὐδὲ φαλακροὶ γίνονται.

[87] *Aphorismes*, 6, 29 (IV, 570 L. = Jones, p. 186) : Γυνὴ οὐ ποδαγριᾶ, εἰ μὴ τὰ καταμήνια ἐκλέλοιπεν αὐτῆ. (« Une femme n'a pas la goutte avant que ses règles n'aient cessé »).

[88] SCHRIJVERS 1990, p. 386.

[89] SETAIOLI 1988, p. 114-115.

[90] *Commentaire des Aphorismes*, 6, 28 (XVIII A, 40-43 K.).

[91] IV, 31, 1 (= Spencer, p. 454) : *Ea raro uel castratos uel pueros ante femina coitum uel mulieres, nisi quibus menstrua suppressa sunt, temptant.* (« [La podagre et la chiragre] s'observent rarement chez les eunuques ou chez les garçons avant les rapports sexuels, ou chez les femmes avant la suppression des règles »).

[92] Sur la doxographie médicale dans l'Antiquité classique, voir VAN DER EIJK 1999.

[93] Voir MANETTI 2011 ; RICCIARDETTO 2014.

[94] *Nuits attiques*, 18, 10.

[95] XIX, 346-462 K.

[96] MIGLIORINI 1988, p. 27-28.

[97] *Lettres*, 64, 8. Cf. Cassius Felix, *Médecine*, 29 ; Théodore Priscien, *Symptômes*, 37.

[98] *Marcia*, 11, 4 ; *Lettres*, 68, 7 ; *Questions naturelles*, I, préface 4. Cf. Marcellus Empiricus, *Médicaments*, 8, 126 ; 12, 23 ; 18, 19 ; *Mulomedicina Chironis*, 3, 254.

[99] *Helvie*, 3, 1. Cf. *Mulomedicina Chironis*, 7, 710.

[100] *Lettres*, 83, 21. Cf. Gargilius Martialis, *Remèdes*, 43.

[101] *Lettres*, 54, 3. Cf. Gargilius Martialis, *Remèdes*, 33 ; Marcellus Empiricus, *Médicaments*, 1, 25 ; 14, 32.

[102] *Lettres*, 66, 47. Cf. Gargilius Martialis, *Remèdes*, 53 ; Pélagonius, *Art vétérinaire*, 139 ; Théodore Priscien, *Logicus*, 34, 112.

[103] *Constance du sage*, 6, 3. Cf. Gargilius Martialis, *Remèdes*, 30 ; Cassius Felix, *Médecine*, 2, 10 ; 21, 33 ; 21, 37 ; 28, 47 ; *et al.*

serait pas parvenue [104]. Elle émet ainsi l'hypothèse qu'il existerait, dès l'époque de Sénèque, un glossaire médical qui aurait présenté le fonds commun du philosophe et du médecin et qui aurait été réutilisé aux derniers siècles de l'Empire. De la même manière qu'a été soutenue l'hypothèse de la diffusion, du temps de Sénèque, de recueils gnomologiques et parémiographiques qu'il aurait utilisés [105], il est permis de penser qu'il existait aussi à cette époque des glossaires médicaux gréco-latins. Bien que les plus anciens qui nous soient parvenus remontent au VI^e siècle, il existe toutefois des traces de leur utilisation dès le IV^e siècle [106]. Admettre que de tels glossaires aient existé déjà à l'époque de Sénèque et qu'il les ait utilisés, permet, sans remettre en cause la consistance de ses connaissances médicales, de préciser l'identité de cette « source commune ». Paola Migliorini précise toutefois que, si ces hypothèses sont plausibles, il est impossible de parvenir à une conclusion certaine. Elle présente d'ailleurs d'autres hypothèses dont celle-ci : Sénèque aurait pu emprunter certains termes à des textes médicaux qui ne nous seraient pas parvenus et qui constitueraient la source commune avec les médecins tardifs. Toutes ces hypothèses sont certes séduisantes, mais elles sont surtout difficilement démontrables.

4. L'APPARTENANCE À UN CERCLE DE PENSEURS MÉDICO-PHILOSOPHIQUES

La grande familiarité de Sénèque avec le savoir médical a fait émettre par ailleurs l'hypothèse selon laquelle le philosophe ne se serait pas contenté de la seule érudition livresque, mais aurait également étudié personnellement l'*ars curandi* auprès de quelque école de médecine alors en vogue [107]. Sénèque semble en effet avoir été profondément marqué dans sa jeunesse

par son adhésion à l'école des *Sextii* [108] qu'il cite à onze reprises dans son œuvre [109]. Papius Fabianus, l'un de ses maîtres [110], s'était converti à cette école et à son ascétisme. Nous ne savons pas grand-chose de cette secte « romaine » née sous Auguste et, d'après Sénèque lui-même [111], déjà disparue dans les dernières années du règne de Tibère. Son orientation générale semble avoir été éclectique, empruntant aussi bien aux Stoïciens qu'aux Médioplatoniciens, aux Pythagoriciens, et même à Asclépiade [112]. Car ses représentants avaient un intérêt commun pour les sciences naturelles, et en particulier pour la médecine [113]. La doctrine sextienne présente en particulier une diététique conçue comme le combat de la sagesse contre les vices d'une civilisation corrompue, idée qui a profondément influencé la théorie des « maladies de civilisation » développée chez Sénèque [114].

Nous savons par Quintilien [115] que, dans le domaine de la philosophie, Celse suivait Sextius, mais les conceptions éclectiques de ce dernier semblent lui avoir servi de modèle également dans le domaine de la médecine. L'appartenance de Celse à l'école médico-philosophique des *Sextii* permet ainsi d'établir un lien idéologique avec Sénèque. Certains commentateurs ont même avancé l'idée que les deux hommes auraient pu se connaître personnellement, en fréquentant la même école [116]. À partir de cette adhésion commune, il est possible d'émettre l'hypothèse selon laquelle Sénèque aurait eu accès au savoir médical grec grâce à sa connaissance de l'œuvre de Celse. En effet, dans le domaine médical, Celse est le plus grand nom de l'époque de Sénèque, et son livre *De medicina* semble avoir été lu aussi bien par les médecins que par les non-médecins [117]. Il est en outre certainement le plus grand passeur du savoir hippocratique dans la littérature latine, dans la mesure où Hippocrate est sa source privilégiée. L'excellente

[104] MIGLIORINI 1988, p. 52-54.

[105] Voir ALBERTINI 1923, p. 207 ; MAZZOLI 1970, p. 100 ; BARABINO 1973.

[106] Voir *Oxford Classical Dictionary*, s.v. *glossa*, 1996, p. 639-640.

[107] Voir par exemple CAPITANI 1991, p. 120.

[108] Sur cette école, voir LANA 1953 ; CAPITANI 1991 ; LANA 1992 ; ANDRÉ 2006, p. 553-555 et p. 677.

[109] *La colère*, II, 36, 1 ; III, 36, 1 ; *Lettres*, 59, 8 ; 64, 2 ; 64, 3 ; 64, 5 ; 73, 12 ; 73, 15 ; 98, 13 ; 108, 17 ; *Questions naturelles*, VII, 32, 2.

[110] *Lettres*, 100, 12.

[111] *Questions naturelles*, VII, 32, 2 : *Sextiorum noua et Romani roboris secta inter initia sua, cum magno impetu coepisset, extincta est.* (« La jeune école, à la

vigueur romaine, des *Sextii* s'est éteinte à ses débuts alors qu'elle avait d'abord connu un grand élan »).

[112] Voir ARNIM 1923.

[113] Sextius Niger, par exemple, est l'auteur d'un traité de pharmacologie (MUDRY 1993, p. 328).

[114] Cf. *Lettres*, 108, 18 : *... colligebat bonae uoletudini contraria esse alimenta uaria et nostris aliena corporibus.* (« [Sextius] concluait qu'une alimentation variée était contraire à la santé et peu faite pour nos corps »).

[115] *Institution oratoire*, X, 1, 124.

[116] STOK 1985, p. 418.

[117] Il est cité comme une autorité par Columelle (*Agriculture*, 1, 1 ; 1, 8 ; 2, 2 ; 2, 11 ; 3, 17 ; et al.) et par Quintilien (*Institution oratoire*, II, 15, 22 ; 15, 32 ; III, 6, 38 ; 7, 25 ; IV, 1, 12 ; et al.), et figure dans les listes d'*auctores* du livre I de Plin.

connaissance de l'œuvre de Celse par Sénèque, bien visible à travers l'étude de la langue technique et des théories médicales utilisées par le philosophe, a été déjà largement démontrée [118]. Un passage en particulier permet d'étayer l'hypothèse de la source celsienne : l'*excursus* de Sénèque à propos de la complexification parallèle de la médecine et des maladies dues à l'alimentation excessivement raffinée de son temps [119], qui s'inscrit dans la filiation directe du *Prooemium* (§ 1-7) du *De medicina*. Nous renvoyons à ce propos au travail de Fabio Stok [120] qui relève une affinité lexicale et des convergences importantes entre les deux argumentations, et en déduit que Celse représente la source directe de tout l'*excursus*. Le philosophe, fréquentant le milieu des *Sextii*, aurait évolué dans un climat qui l'aurait incité à lire l'œuvre de Celse, raison pour laquelle il maîtriserait si bien le langage médical.

À noter toutefois que, pas plus que les précédentes, cette hypothèse celsienne ne permet à elle seule d'expliquer l'origine de l'ensemble du savoir médical présent chez Sénèque. Celse ne peut pas être l'unique source hippocratique de Sénèque du fait que les deux passages d'Hippocrate dont nous avons précédemment étudié les rapprochements textuels évidents avec l'œuvre de Sénèque ne sont pas présents dans le *De medicina* : les parties concernées par les *maximi dolores* de la podagre, dont Celse [121] ne dit rien, et les signes avant-coureurs de la crise d'épilepsie, également absents [122]. Il faut donc se résoudre à ce que plusieurs de ces hypothèses, ou même toutes, aient pu coexister.

5. HYPOTHÈSE SEXTIENNE ET ÉTHIQUE SÉNÉQUIENNE

Si les deux dernières hypothèses, celles d'une source sextienne, et plus particulièrement celsienne, sont les plus probables, c'est surtout parce que le savoir médical présent chez Sénèque est caractérisé par une forte moralisation. Celle-ci procède certes des exigences de l'éthique stoïcienne, mais correspond également à une nette inflexion donnée par l'école médico-philosophique romaine aux théories médicales grecques. Il est à ce sujet particulièrement intéressant de remarquer que la plupart des éléments de moralisation médicale présents chez Sénèque sont totalement absents, à notre connaissance, des textes médicaux grecs, et vont même parfois à l'encontre de leurs conceptions, ce qui vient confirmer qu'il s'agit bien d'une moralisation romaine du savoir médical. Ce phénomène concerne essentiellement la diététique,

une diététique moralisée qui s'oppose à la diététique hippocratique.

Prenons pour exemple la théorie sur l'évolution du régime humain : alors que le *Corpus hippocratique* soutient l'idée qu'une nourriture plus élaborée est plus digeste et moins pathogène que la nourriture primitive, Sénèque affirme le contraire. Pour le philosophe, une nourriture trop raffinée est nécessairement pathogène : c'est une nourriture élaborée, issue de mélanges, qui a entraîné l'apparition de maladies variées [123]. Apicius, gastronome et cuisinier officiel de Tibère, a, selon lui, littéralement « infecté » [124] le siècle de son art culinaire, et le nombre de maladies peut se compter au nombre de cuisiniers [125]. La nourriture trop assaisonnée (l'assaisonnement au *garum*) [126], les mélanges abusifs [127], les mets trop préparés, les plats trop riches [128] incitent tous au vomissement volontaire qui permet d'ingérer toujours plus par gourmandise [129]. Ce vomissement est très fâcheux, car il ne permet ni aux aliments d'être assimilés [130], ni à l'estomac de remplir sa fonction. Celui-ci devient alors paresseux et refuse d'assimiler la nourriture qu'on lui propose par la suite.

[118] Voir STOK 1985 ; CAPITANI 1991, p. 119 ; MIGLIORINI 1997, p. 90-91 : « Ciò che salta agli occhi con più evidenza è un'ottima conoscenza de *de Medicina* di Celso » ; COURTIL 2015, p. 342-347.

[119] *Lettres*, 95, 15-29.

[120] STOK 1985.

[121] IV, 31, 1.

[122] III, 23, 1.

[123] *Lettres*, 95, 29 : *Quomodo ista perplexa sunt, sic ex istis non singulares morbi nascuntur...* (« De ces mélanges d'aliments naissent des maladies qui ne sont pas simples... »). Pour Hippocrate, ce n'est pas le mélange en soi qui peut être pathogène, mais un mauvais mélange qui n'a pas suffisamment tempéré les propriétés respectives de chaque aliment (*Ancienne médecine*, 14 ; I, 602 L.).

[124] *Helvie*, 10, 8.

[125] *Lettres*, 95, 23.

[126] *Helvie*, 10, 8. Cf. Celse, I, 2, 9 : *Condita omnia [...] inutilia sunt...* (« Tous les plats aromatisés [...] sont préjudiciables... »).

[127] *Lettres*, 95, 27.

[128] *Tranquillité de l'âme*, 1, 6.

[129] *Helvie*, 10, 3 : *Vomunt ut edant, edunt ut uomant.* (« Ils vomissent pour manger, mangent pour vomir ») ; *Tranquillité de l'âme*, 1, 6 ; *Bienfaits*, VII, 9, 3 ; *Lettres*, 18, 4 ; 47, 2 ; 89, 22 ; 95, 21 ; 95, 28 ; 108, 15.

[130] *Lettres*, 2, 3 : *Non prodest cibus nec corpori accedit qui statim sumptus emittitur* (« La nourriture ne profite pas, elle ne s'assimile pas, quand, à peine ingérée, on la rejette... »). Au contraire, Hippocrate préconise de se faire vomir sur le champ si l'on a pris trop de nourriture (*Affections*, 27 ; 61 ; VI, 239 ; 269 L.).

Il en est de même pour les mets trop préparés qui apportent à l'estomac une nourriture prédigérée et qui conduisent à la même *pigritia stomachi*, « la paresse de l'estomac » [131]. C'est précisément l'idée qui semble avoir été développée par les Sextiens. D'après Sénèque [132], Sextius pensait en effet qu'une alimentation trop variée entraînait des maladies. En revanche, cette conception prend le contre-pied de celle développée dans le *Corpus hippocratique* :

Καί τοι τήν γε ἀρχὴν ἔγωγε δοκέω καὶ τὸν ἄνθρωπον τοιαύτη τροφῇ κεχρηῆσθαι· τὰ δὲ νῦν διαιτήματα εὐρημένα καὶ τετεχνημένα ἐν πολλῶ χρόνῳ γεγενῆσθαι μοι δοκεῖ. Ὡς γὰρ ἔπασχον πολλά τε καὶ δεινὰ ὑπὸ ἰσχυρῆς τε καὶ θηριώδεος διαίτης ὡμὰ τε καὶ ἄκρητα καὶ μεγάλας δυνάμιας ἔχοντα ἐσφερόμενοι [...] πόνοισί τε ἰσχυροῖσι καὶ νόσοισι περιπίπτοντες καὶ διὰ τάχους θανάτοισιν· [...] διὰ δὲ ταύτην τὴν χρεῖην καὶ οὗτοί μοι δοκέουσι ζητῆσαι τροφήν ἀρμόζουσαν τῇ φύσει καὶ εὐρεῖν ταύτην ἣ νῦν χρεώμεθα· [133]

« Sans doute, dans les premiers temps, l'homme n'eut pas d'autre nourriture [sc. les simples productions de la terre] ; et celle dont on se sert de nos jours me semble une invention qui s'est élaborée dans le long cours des ans. Mais d'une alimentation forte et bestiale naissaient une foule de souffrances violentes [...] chez ceux qui s'alimentaient de ces matières crues, indigestes et pleines d'activité, survenaient des douleurs intenses, les maladies et une mort rapide. [...] Telle fut, ce me semble, la cause qui engagea les hommes à chercher une nourriture en harmonie avec notre nature, et ils trouvèrent celle qui est en usage maintenant ».

Pour l'auteur de *l'Ancienne médecine*, comme pour Sénèque, l'apparition de la médecine est en lien direct avec le changement du régime des hommes primitifs. Toutefois, pour l'auteur grec, la nourriture primitive, « forte et agreste » (ἰσχυρῆς τε καὶ θηριώδεος), a laissé progressivement la place à une nourriture plus

élaborée, cuite, moins forte, et donc moins difficile à digérer, davantage « en harmonie avec notre nature » (ἀρμόζουσαν τῇ φύσει). Nous sommes ainsi en présence d'une conception diamétralement opposée à celle développée par Sénèque. En effet, pour le philosophe romain, l'évolution du régime alimentaire de l'homme s'est déroulée suivant un processus de dégradation, en partant d'une alimentation primitive fondée sur la simplicité naturelle pour arriver à une alimentation sophistiquée, marquée par l'excès, et donc contraire à la nature de l'homme. Pour l'auteur hippocratique, au contraire, cette évolution s'est faite selon un processus de progression, d'une alimentation rudimentaire, qui convient davantage aux animaux qu'aux hommes, trop forte pour pouvoir être digérée, à une alimentation marquée par la civilisation et préparée à dessein pour convenir aux exigences physiologiques de l'être humain. Ces deux conceptions opposées s'expliquent par l'arrière-plan culturel et philosophique en jeu dans chacune d'elles. Pour l'auteur hippocratique, la médecine est un objet de civilisation qui, sujet cher à la pensée grecque, fait passer l'homme de l'état du non civilisé, à celui du civilisé. Une alimentation qui n'a pas connu le filtre de l'art culinaire, de la préparation, une nourriture qui n'a pas été cuite, est forcément inférieure à une nourriture transformée par le savoir-faire humain [134]. En outre, cette théorie est induite par les conceptions hippocratiques de la digestion qui impliquent qu'une nourriture trop « forte » se digère mal. Au contraire, pour Sénèque, la simplicité de la nourriture primitive est totalement adaptée à l'homme, car elle correspond à la simplicité de la Nature. L'impératif stoïcien de vivre conformément à la Nature fait ainsi de cette alimentation primitive celle qui correspond le mieux à la nature de l'homme, contrairement à celle qui, sophistiquée, contre-nature, liée à l'intempérance sensuelle, ne peut qu'entraîner des pathologies. À une conception hippocratique fondée d'abord sur des préoccupations physiologiques s'oppose une conception avant tout philosophique, procédant d'une volonté de moralisation de la médecine, du rejet d'une alimentation perçue comme l'émanation de la *luxuria*. Ainsi, comme le démontre Fabio Stok [135], loin de s'inspirer de la médecine hippocratique, cette théorie semble plutôt être l'héritière de l'éthique platonicienne [136].

Un autre élément de cette moralisation de la diététique hippocratique se trouve dans la pratique des bains. Le *Corpus hippocratique* les prescrit chauds ou froids suivant les affections rencontrées, car, touchant à la question de la physique des contraires, leur pratique dépend de l'effet recherché, réchauffer ou refroidir :

[131] *Lettres*, 95, 27.

[132] *Lettres*, 108, 17-18.

[133] *Ancienne médecine*, 3 (I, 574-576 L. = Jouanna, 3, 3-4).

[134] Voir VIDAL-NAQUET 1974.

[135] STOK 1985, p. 19.

[136] Cf. Platon, *République*, III, 404a ; 404b ; 404e : Οὐκοῦν ἐκεῖ μὲν ἀκολασίαν ἢ ποικιλία ἐνέτικτεν, ἐνταῦθα δὲ νόσον. (« Ici la variété produit le dérèglement, là elle engendre la maladie »).

Τὰ δὲ θερμὰ λουτρὰ νῆστιν μὲν ἰσχαίνει καὶ ψύχει· φέρει γὰρ ἀπὸ τοῦ σώματος τὸ ὑγρὸν τῆς θερμασίῃ κενουμένης δὲ τῆς σαρκὸς τοῦ ὑγροῦ, ψύχεται τὸ σῶμα· βεβρωκότα δὲ θερμαίνει καὶ ὑγραίνει, διαχέοντα τὰ ὑπάρχοντα ἐν τῷ σώματι ὑγρά ἐς πλείονα ὄγκον. Ψυχρὰ δὲ λουτρὰ τοῦναντίον [137]

« Les bains chauds, à jeun, amaigrissent et refroidissent, car ils ôtent au corps l'humide par le réchauffement ; or, la chair étant vidée de l'humide, le corps se refroidit ; après le repas, ils échauffent et humectent, dilatant en un plus grand volume l'humide qui est dans le corps. Les bains froids ont une action contraire ».

Comme Hippocrate, Celse prescrit les bains chauds ou froids suivant les circonstances [138]. Sénèque semble donc avoir été le premier à rejeter avec violence l'usage des bains chauds. Dans sa correspondance, il critique fréquemment ce procédé thérapeutique traditionnel qu'il compare à un mode de torture [139], et qui, selon lui, épuise le corps [140]. Au contraire, le philosophe, qui se dit lui-même *psychroluta*, « amateur d'eau froide » [141], souligne l'effet salutaire des bains froids qui resserrent le corps [142]. À l'époque de Sénèque et depuis la guérison d'Auguste en 23 avant notre ère, conformément aux recommandations du médecin Antonius Musa qui avait lancé cette mode en prescrivant les bains froids au Prince [143], l'eau froide connaît une vogue considérable auprès des médecins. Auparavant, les Romains aimaient les eaux thermales, mais les préféraient chaudes. On

peut supposer qu'il s'agit là d'une habitude gauloise transplantée à Rome [144], devenue une mode au I^{er} siècle, certainement sous l'impulsion de la pensée stoïcienne [145]. Mais si Sénèque n'a d'yeux que pour les bains froids, c'est aussi qu'ils participent de son entreprise de moralisation de la médecine. Le froid en général, et l'eau froide en particulier, permettent une tension, alors que le chaud conduit à un relâchement. Dans la *Lettre* 66, Sénèque qualifie l'âme de celui qui connaît la joie comme « relâchée et détendue » (*remissa et laxa*), alors que celle de celui qui subit courageusement les tortures est « combative et sous tension » (*pugnax et intenta*) [146]. C'est la même opposition qui existe entre l'eau chaude et l'eau froide. Cette idée de tension, présente également chez Cicéron [147], correspond à la théorie stoïcienne de l'εὐτονία [148] : l'âme est dotée d'une « tension » (τόνος) qui assure l'unité de l'individu. Sa force détermine la qualité de l'âme : si celle-ci est relâchée (ἀτονία), l'âme affaiblie subit les passions, si elle est sous tension (εὐτονία), l'âme est à l'abri. L'eau froide, en provoquant un resserrement, contribue ainsi à l'amélioration de la tension de l'âme.

Ce n'est donc pas le savoir hippocratique tel quel, jugé trop proche de la corruption morale liée à l'Orient, que l'on retrouve chez Sénèque, mais un savoir moralisé, certainement passé par le filtre de l'école sextienne. À noter que dans les deux cas, celui de l'évolution du régime comme celui de la pratique des bains, Celse suit, comme la plupart du temps, Hippocrate. Celse ne peut donc être le seul contact

[137] *Régime*, 2, 57 (VI, 570 L. = Joly, 2, 57, 1-2).

[138] Pour les bains chauds : Celse, I, 7 : contre les douleurs d'intestins ; IV, 5, 9 : contre le rhume ; pour les bains froids : I, 5, 1 : contre une faiblesse de la tête, et pour tous ceux qui souffrent d'ophtalmies, de coryzas, de catarrhes et des amygdales.

[139] *Lettres*, 86, 10 : ... *similis incendio, adeo quidem ut conuictum in aliquo scelere seruum uiuum lauari oporteat*. (« ... semblable à la température d'un incendie, telle que l'on peut y baigner vif l'esclave vaincu d'un crime. ») Cf. Pétrone, *Satiricon*, 72 : un bain « chaud comme un four » (*Sic calet tanquam furnus*).

[140] *Lettres*, 51, 6 : *sudatoriis, in quae siccus uapor corpora exhausurus includitur* (« ces bains sudorifiques, où est enfermé un air sec et brûlant, propre à épuiser le corps ») ; 108, 16 : ... *in omnem uitam balneum fugimus ; decoquere corpus atque exinanire sudoribus inutile simul delicatumque credidimus*. (« ... je fuis pour toute la vie les bains : j'ai pensé que se rôti le corps et l'épuiser de sueurs est inutile et trop raffiné. ») Cf. Celse, I, 3, 16 : *Extenuat corpus aqua calida*. (« L'eau chaude amenuise le corps. ») ; Pline, *Histoire naturelle*, XXXI, 32, 60.

[141] *Lettres*, 53, 3.

[142] *La colère*, II, 19, 2 : *pigrum est enim contractumque frigus* (« en effet, le froid engourdit et resserre ») ;

Lettres, 53, 3 ; 83, 5. Cf. Arétée, *Cure des maladies chroniques*, 1, 3 (Kühn p. 307) : *στῦσαι, πυκνώσαι, ζηρῆναι κεφαλὴν, ψυχρολουσίη δυνατωτάτη, ὑγείης ἢ καταστάσις*. (« Les bains froids condensent, resserrent, dessèchent la tête, et sont donc salutaires »).

[143] Pline, *Histoire naturelle*, XXIX, 5, 10.

[144] Cf. Pline, *Histoire naturelle*, XXIX, 5, 10 : *Charmis ex eadem Massilia [...] damnatis [...] balineis, frigidaque etiam hibernis algoribus lauari persuasit*. (« Charmis de Marseille [...] proscrivit les bains chauds et persuada, même dans la rigueur de l'hiver, de se baigner dans l'eau froide »).

[145] ANDRÉ 2006, p. 468.

[146] Cf. *Stoicorum Veterum Fragmenta*, III, 391 ; Cicéron, *Tusculanes*, II, 23, 54 : ... *animus intentione sua depellit pressum omnem ponderum, remissione autem sic urgetur, ut se nequeat extollere*. (« ... l'âme, par sa tension, rend son fardeau léger, mais, par son relâchement, est pressée au point de ne plus pouvoir se redresser »).

[147] Cf. *Tusculanes*, II, 22, 51 ; 23, 54 ; 27, 65 ; 56. Voir LUCIANI 2010, p. 280.

[148] Cf. *Stoicorum Veterum Fragmenta*, I, 563, 1 ; II, 876 ; 877 ; III, 270 ; 295 ; 473, 1.

entre Sénèque et l'école des *Sextii*, ce qui vient encore un peu plus étayer l'hypothèse d'une influence directe de cette école sur la pensée du philosophe.

CONCLUSION

La présence du savoir médical grec dans l'œuvre de Sénèque est étonnante dans la mesure où le stoïcisme préconise de ne pas donner une importance excessive au corps, et où aussi le savoir grec est généralement sujet à une défiance de la part des intellectuels romains. Pourtant, les connaissances médicales du philosophe sont indéniables, tant à travers l'emploi d'une terminologie technique précise que celui de théories pathologiques ou thérapeutiques rigoureuses. La source de ce savoir grec est difficile à établir. Nous avons à ce sujet posé une quadruple hypothèse : un savoir technique acquis par la lecture directe des textes médicaux ; une connaissance du savoir médical par l'intermédiaire de la littérature doxographique ; une expérience plus concrète, celle de la fréquentation de l'école médico-philosophique des *Sextii* ; et enfin la lecture personnelle de Celse, dont le *De medicina* constitue le pont entre le savoir technique grec et la littérature romaine. Aucune de ces hypothèses n'est totalement satisfaisante, aucune ne peut être balayée. Ce qui semble apparaître de manière certaine, c'est la place primordiale des *Sextii*

dans ce réseau de transmission. Plus qu'une source, il s'agit en réalité d'un filtre entre le savoir médical grec et l'œuvre du philosophe romain. En effet, les *Sextii* ont procédé à une inflexion morale de la médecine, en intégrant au sein même des théories médicales telles qu'on peut les trouver chez Hippocrate des éléments du savoir philosophique hellénistique, inflexion qui correspond parfaitement aux exigences éthiques du stoïcisme romain.

Pour terminer notre réflexion sur les réseaux de transmission du savoir médical grec, revenons à la remarque de Paola Migliorini [149] qui souligne le fait qu'une partie de la terminologie médicale employée par Sénèque se retrouve seulement – Pline excepté – dans les textes techniques tardifs. Parmi les hypothèses que l'on peut formuler, il est fort possible que Pline, dont on connaît la dette à l'égard de la pensée de Sénèque [150], ait repris un certain nombre de termes techniques présents chez le philosophe, et, en devenant à son tour la source des auteurs médicaux tardifs, ait permis à cette terminologie de passer dans la littérature médicale tardive. Il n'est donc pas impossible que Sénèque ait pu lui aussi constituer un maillon de cette chaîne de transmission du savoir médical. ■

[149] MIGLIORINI 1988, p. 27-28.

[150] Voir ZEHACKER 1983.

BIBLIOGRAPHIE

ALBERTINI, Eugène, 1923, *La composition dans les ouvrages philosophiques de Sénèque*, Paris.

ANDRÉ, Jean-Marie, 2006, *La médecine à Rome*, Paris.

ARNIM, Hans von, 1923, s. v. Q. Sextius, *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft* II, A2, p. 2040-2041.

BARABINO, Giuseppina, 1973, « Seneca e gli gnomologi greci sulla ricchezza », dans *Argentae aetas, in memoriam E. V. Marmorale*, Genova, p. 67-82.

BOWERSOCK, Glen, 1969, *Greek Sophists in the Roman Empire*, Oxford.

CAPITANI, Umberto, 1991, « I sestii e la medicina », dans Philippe Mudry & Jackie Pigeaud (éd.), *Les écoles médicales à Rome*, Genève, p. 95-123.

COURTIL, Jean-Christophe, 2015, *Sapientia contemptrix doloris. Le corps souffrant dans l'œuvre philosophique de Sénèque*, Bruxelles.

GAROFALO, Ivan, 2006, « L'enseignement de l'anatomie chez Galien », dans Jacques Boulogne & Antoine Drizenko (éd.), *L'enseignement de la médecine selon Galien*, Lille, p. 59-65.

GOUREVITCH, Danielle, 1974, « Le menu de l'homme libre. Recherches sur l'alimentation et la digestion dans les œuvres en prose de Sénèque le Philosophe », dans Pierre Gros & Jean-Paul Morel (éd.), *Mélanges de philosophie, de littérature et d'histoire ancienne offerts à P. Boyancé*, Rome (Collection de l'École Française de Rome 22), p. 311-344.

GOUREVITCH, Danielle, 1984, *Le triangle hippocratique dans le monde gréco-romain : le malade, sa maladie et son médecin*, Rome (Bibliothèques des Écoles françaises d'Athènes et de Rome 251).

GOUREVITCH, Danielle, 1995, « Les voies de la connaissance : la médecine dans le monde romain », dans Mirko D. Grmek (éd.), *Histoire de la pensée médicale en Occident. I : Antiquité et Moyen Âge*, Paris, p. 95-122.

- GOUREVITCH, Danielle, 2005**, « L'insegnamento medico di Galeno: perchè narra casi clinici », *Medicina nei secoli* 16, p. 253-276.
- GRMEK, Mirko D. (éd.), 1995**, *Histoire de la pensée médicale en Occident. I : Antiquité et Moyen Âge*, Paris.
- JOUANNA, Jacques, 1992**, *Hippocrate*, Paris.
- KOELBING, Huldrych M., 1977**, *Arzt und Patient in der antiken Welt*, Zürich.
- KUDLIEN, Fridolf, 1962**, « Poseidonios und die Ärzteschule der Pneumatiker », *Hermes* 90, p. 419-429.
- LANA, Italo, 1953**, « Sextiorum noua et Romani roboris secta », *Rivista di Filologia e di Istruzione Classica* 31, p. 1-26.
- LANA, Italo, 1992**, « La scuola dei Sestii », dans Pierre Grimal (éd.), *La langue latine, langue de la philosophie, Actes du colloque, Rome, 17-19 mai 1990*, Rome (Collection de l'École française de Rome), p. 109-124.
- LUCIANI, Sabine, 2010**, *Temps et éternité dans l'œuvre philosophique de Cicéron*, Paris.
- MANETTI, Daniela, 2011**, *Anonymus Londiniensis. De medicina*, Berlin – New York.
- MARX, William, 1988**, *Apollon et Romulus. La place des bibliothèques publiques dans la cité, à Rome, depuis César jusqu'à Trajan*, Paris.
- MAZZINI, Innocenzo, 1998**, *La descrizione delle malattie nei poeti e nei medici*, dans Carl Deroux (éd.), *Maladie et maladies dans les textes latins antiques et médiévaux, Colloque international « Textes médicaux latins »*, Bruxelles (Coll. Latomus 242), p. 14-28.
- MAZZINI, Innocenzo, 1999**, « Formazione professionale dei medici ed educazione sanitaria di massa nel mondo occidentale nei secoli IV-V », dans Marcello Rotili (éd.), *Memoria del passato e urgenza del futuro. Il mondo romano tra V e VII secolo*, Napoli, p. 29-55.
- MAZZOLI, Giancarlo, 1970**, *Seneca e la poesia*, Milano.
- MIGLIORINI, Paola, 1988**, « Osservazioni sulla lingua della medicina in Seneca », dans *Munus amicitiae, Scritti in memoria di Alessandro Ronconi II*, Firenze, p. 22-56.
- MIGLIORINI, Paola, 1997**, *Scienza e terminologia medica nella letteratura latina di età neroniana: Seneca, Lucano, Persio, Petronio*, Frankfurt-am-Main.
- MUDRY, Philippe, 1987**, « Quelques aspects de la formation du médecin dans l'Antiquité classique », *Cahiers de la faculté de médecine de Genève* 15, p. 35-48.
- MUDRY, Philippe, 1993**, « L'orientation doctrinale du *De Medicina* de Celse », dans *Medicina, soror philosophiae : regards sur la littérature et les textes médicaux antiques*, Lausanne, p. 317-332.
- MUDRY, Philippe, 2006**, *Medicina soror philosophiae. Regards sur la littérature et les textes médicaux antiques (1975-2005)*, Lausanne.
- NUTTON, Vivian, 2004**, *Ancient Medicine*, Londres – New York.
- PANZANI, Raphael C., 1988**, « Asthma and Human Excellence: Seneca and his Asthma, the Illnesses, Life, and Death of a Roman Stoic Philosopher », *Journal of Asthma* 25, 3, p. 163-174.
- PISI, Giordana, 1983**, *Il medico amico in Seneca*, Parma – Brescia.
- RICCIARDETTO, Antonio, 2014**, *L'Anonyme de Londres (P.Lit.Lond. 165, Brit.Lib. inv. 137). Un papyrus médical grec du I^{er} siècle*, Liège.
- SCHRIJVERS, Peter, 1990**, « Douleur, où est ta victoire ? À propos de la Lettre 78 de Sénèque », *Mnemosyne* 43, 3-4, p. 374-394.
- SETAIOLI, Aldo, 1980**, « Elementi di *sermo cotidianus* nella lingua di Seneca prosatore », *Studi italiani di filologia classica* 52, p. 5-47.
- SETAIOLI, Aldo, 1983**, « Seneca e il greco della medicina », *Vichiana* 2, p. 293-303.
- SETAIOLI, Aldo, 1988**, *Seneca e i greci: citazioni e traduzioni nelle opere filosofiche*, Bologna.
- STOK, Fabio, 1985**, « Celso in Seneca ? », *Orpheus* 6, p. 417-421.
- VAN DER EIJK, Philip (éd.), 1999**, *Essays in Medical Doxography and Historiography in Classical Antiquity*, Leiden – Boston – Köln.
- VEGETTI, Mario, 1995**, « Entre le savoir et la pratique : la médecine hellénistique », dans Mirko D. Grmek (éd.), *Histoire de la pensée médicale en Occident. I : Antiquité et Moyen Âge*, Paris, p. 66-94.
- VEGETTI, Mario, 2004**, « Le origini dell'insegnamento medico », dans Monica Ferrari & Paolo Mazzarello (éd.), *Formare alle professioni: figure di sanità*, Milano, p. 23-35.
- VIDAL-NAQUET, Pierre, 1974**, « Les jeunes : le cru, l'enfant grec et le cuit », dans Jacques Le Goff & Pierre Nora (éd.), *Faire de l'histoire III*, Paris, p. 137-168.
- WELLMANN, Max, 1895**, *Die pneumatische Schule bis auf Archigenes in ihrer Entwicklung dargestellt*, Berlin.
- ZEHNACKER, Hubert, 1983**, « Pline l'Ancien lecteur d'Ovide et de Sénèque (N.H. XXXIII 1-3) », dans Hubert Zehnacker & Gustave Hentz (éd.), *Hommages à Robert Schilling*, Paris (Collection d'études latines, série scientifique 37), p. 437-446.